

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(2.11.1947) Sonntags-Beilage

Nouvelles de France

Sonntag
2.
November
1947

DEVANT LES HAUTES LICES

Eine Ausstellung in Paris wird sechs Jahrhunderte französischer Wandteppiche und Gobelins zur Schau bringen. Frankreichs Wandteppiche sind berühmt, Namen wie Arras, Arrazo in der ganzen Welt bekannt. Es ist Edouard Herriot, der Präsident der französischen Nationalversammlung selber, der über diese schöne Kunst hier schreibt.

Je veux croire que l'importante exposition qui va résumer six siècles de tapisserie française sera l'occasion d'un nouveau rapprochement intellectuel et artistique entre les Etats-Unis et la France. On rappelait récemment que George Leland Huntley a dédié l'ouvrage qu'il publiait, à Philadelphie, il y a une vingtaine d'années, To France the mother of tapestries; on fait observer que les mots Arras, Arrazo, sont devenus

noire pays qu'au milieu du XVIIème siècle. Il nous semble cependant que les pièces sûrement françaises sont moins chargées, moins confuses, plus ordonnées, mieux aérées que les pièces de provenance flamande.

Une série surtout nous fait rêver, en évoquant pour nous la vie courtoise des châteaux de la Loire et les débuts du XVIème siècle. C'est la série, sur son fond garance, de la Dame à la Licorne. Une licorne

par EDOUARD HERRIOT
DE L'ACADEMIE FRANCAISE
PRESIDENT DE L'ASSEMBLEE NATIONALE

à l'étranger des noms communs, comme Gobelin en Allemagne. Même avant leur achat par Louis XIV, lorsqu'ils n'étaient encore qu'une teinturerie privée, les Gobelins avaient reçu droit de cité chez nos meilleurs auteurs. Rabelais, parlant de la Bièvre, écrit: «Et c'est celui ruisseau qui, de présent passe à Saint-Victor: auquel Gobelin teint l'écarlate». Ronsard célèbre «le drap enyvré des eaux du Gobelin».

Dans cette longue histoire qui nous fut présentée naguère à Paris, au palais du quai de New-York, ce sont les débuts qui marquent la période la plus touchante. Pour nous en rendre compte, il nous faut remonter jusqu'à la fin du XIVème siècle et à l'étonnante lecture de l'Apocalypse, conservée au Musée d'Angers. Entre de telles œuvres et les miniatures de nos vieux manuscrits, la parenté est évidente. Et c'est un document bien saisissant sur l'état d'esprit de ce temps où l'imagination invente librement, hors de tout contrôle de la raison, fait galoper des cavaliers sur des chevaux de cauchemar et peuple la terre d'animaux fantastiques. Les révélations de Dieu à saint Jean pendant son exil à Patmos, les sept visions ont bouleversé l'esprit du lapidaire parisien Nicolas Bataille comme elles troublent encore aujourd'hui mon confrère et ami Paul Claudel. Cet art qui utilisait, pour l'écarlate, la cochenille, pour le rouge, la garance et, pour le jaune, cette sorte de réséda que l'on dénomme la gaude, il ne peut plaire que si l'on a renoncé à lui demander ce qui sera l'acquisition des techniques ultérieures, la correction des perspectives, la science de la troisième dimension. Il conte l'histoire sainte; il convient, comme fait du vitrail, auquel il se lie, à l'associer, à la nef des cathédrales. Beauvais nous conte la vie de saint Pierre. La Chaise-Dieu exalte les œuvres du Christ. La vierge triomphe à Notre-Dame de Boucu.

C'est-ce à dire? L'unicornis du latin, la bête imaginaire qui a le corps d'un cheval et la tête d'un cor, avec une seule corne, empruntée, dans la pratique, à l'antilope ou au narval. On a prétendu nous donner de cette tapisserie une explication symbolique. Ce serait une interprétation des cinq sens: la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût. Mais il y a six panneaux. Quel serait donc le mystérieux sixième sens? Je préfère penser que l'artisan a cédé seulement à des intentions décoratives pour encadrer un personnage de femme d'un type déjà raffiné.

SUITE EN PAGE 2



Paris und seine Dichter

DAS Entstehen größerer Städte, wie wir sie heute kennen, ist von verhältnismäßig jungem Datum. Die Pracht der großen Städte des Altertums entzückt uns, wenn wir ihre Beschreibung in den Texten der frühern Historiker lesen; könnten wir aber durch eine magische Operation diese Städte vor unseren Augen wieder entstehen lassen, dann würden sie uns höchstens wie große Dörfer erscheinen, zweifellos unendlich schön und malerisch, aber unfähig, mit unseren modernen Großstädten zu wett-eifern. Dies ist wahrscheinlich der einzige Grund dafür, daß

Von Roland de Reneville

der Gedanke der „Großstadt“, — die Übertragung des Städte-themas in den Mythos —, erst spät in der europäischen Dichtung auftaucht.

Die Erwähnung der Stadt Paris, die erst seit einigen Jahrhunderten ein beliebtes Thema der französischen Literatur bildet, finden wir zum erstenmal im 15. Jahrhundert, in den Gedichten François Villons.

Die Tatsache, daß Villon der erste große französische städtische Dichter war, bringt sein Werk der modernen Dichtung besonders nahe. Um die Wichtigkeit und Originalität seiner aus krummen Gassen und Weinschenken bestehenden Vision richtig begreifen zu können, ist es notwendig, sich an einen besonderen Umstand zu erinnern: — das Thema der Großstadt erscheint hier zum erstenmal bei einem Dichter, der diesen Begriff in den Werken früherer Dichter noch nie besungen fand.

Während die Dichter des griechischen und römischen Altertums für ihre Epen, ihre Elegien oder leichten Gedichte die Weite einer unumschränkt freien Natur oder den günstigsten Blickpunkt einer gesäumten ländlichen Landschaft als Dekoration wählten, und während die Epochen berühmter Gedichte aus dem Mittelalter vom Geräusch des Waldes erfüllt und von blendenden Straßen durchdrungen waren, weiß die Dichtung François Villons nichts von der Natur. Ihre Landschaften sind aus Stein, Metall und Wasser, die zwar von Bouleau zwei Jahrhunderte später verhöhnt

FORTSETZUNG SEITE 3

D'où le Quartier Latin tire-t-il son nom?

Das Quartier Latin ist auch heute noch der Mittelpunkt des geistigen Paris. Hier wurde der große Gedanke des Humanismus gepflegt. Schielte es so nicht auf die Welt, daß dieses Zentrum weltanschaulicher Geistes dem Stadtviertel seinen Namen gab?

Aber so ist es nicht. Der Name „Quartier Latin“ erinnert uns (topographisch) an das Ort und die Stelle der römischen Besatzung. A. M. schrieb kürzlich den sachverständigen Beitrag.

AVRIL le mois de novembre et la rentrée des grandes écoles, le quartier latin va retrouver son animation traditionnelle.

Peut-être est-ce le coin de Paris le plus familier aux étrangers, soit qu'ils l'aient parcouru en touristes, soit qu'ils y aient fait tout ou partie de leurs études.

On l'appelait avant la Révolution le « pays latin ». Il a tenu dans la littérature du dix-neuvième siècle une place importante grâce à Musset, à Beranger et à bien d'autres auteurs, qui ont fait de la vie étudiante une peinture gaie et décevante. Cette bohème n'est plus qu'un souvenir: le drame des temps oblige aujourd'hui les étudiants à briller les étapes et à conquérir leurs diplômes à force de veilles et d'assiduité. Les terrasses des cafés ont changé de clientèle et on voit beaucoup moins de couples fumer au Luxembourg qu'il y a un demi-siècle. Le type même de l'étudiant aux longs cheveux et à la cravate fantaisie a disparu: la monotonie vestimentaire s'écrit au Quartier Latin comme ailleurs.

Mais ce quartier a gardé le rayonnement spirituel que, depuis le moyen âge, il projette sur le monde.

D'innombrables poètes, philosophes ou savants ont trouvé à leur vocation, et leur présence inviolable y crée une atmosphère qu'on ne retrouve peut-être sous aucun autre ciel. Les rues qui mènent vers le montagne Sainte-Genève ont été parcourues par Abélard, Saint Thomas d'Aquin, Dona Scot, Villon, Ignace de Loyola, François Xavier, François de

Salles, Calvin, Molière, Pascal, Hugo, Lacordaire, Cuvier, Lamark, Claude Bernard, Pasteur, pour évoquer des noms qu'au hasard de la plume.

Ainsi serait-on porté à croire que ce nom de Quartier Latin vient de son caractère, plusieurs fois centenaire, de foyer des études classiques où se sont perpétuées les traditions de l'humanisme antique.

Il n'en est cependant rien. Ce nom est, en réalité, le rapp. topographique du siège de l'occupation romaine. Il prend toute sa signification pour le promeneur qui découvre, au beau milieu du boulevard Saint-Michel, les ruines romaines encore majestueuses où les archéologues ont pu identifier un palais de Constance Clère ou de Julien l'Apostat, mais dont la vérité oblige à dire que nous ignorons l'exacte destination.

Quand les Romains s'installèrent à Paris — qui s'appelait alors Lutèce — ils s'aménagèrent trois centres de peuplement: l'un sur le mont de Mercure (aujourd'hui Montmartre), l'autre dans la Cité la troisième sur les pentes de la montagne Sainte-Genève.

Et en reportant sur un plan moderne le périmètre de ce dernier établissement, on constate qu'il délimite à peu près exactement ce que nous appelons le Quartier Latin.

L'empereur Julien a célébré le charme de sa résidence, la douceur du climat, l'agrément des promenades au bord de la Seine, les vignobles dont il surveillait lui-même l'entretien... Écoutez-le parler de ses souvenirs: « J'étais en quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce: c'est ainsi que les Celtes appellent la petite ville des Parisiens, située sur le fleuve qui l'en-

vironne de toutes parts, en sorte que l'on n'y peut aborder que par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se renverse beaucoup des pluies de l'hiver ou de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. L'hiver n'y est pas rude. On y voit de bonnes vignes et même des figuiers depuis que l'on a pris soin de les revêtir de paille ».

C'est, en somme, la première description que nous ayons de Paris. Sans doute est-ce à la faveur des empereurs qui y résidèrent que la ville doit son importance politique, qui devait s'affirmer au temps de Clovis.

Vu à travers ces évocations, le Quartier Latin est un véritable palimpseste. Ses écoles, ses établissements scientifiques reposent sur les ruines matérielles de cette civilisation romaine dont la France est l'héritière.

A. M.

Zum 4. November: Felix Mendelssohns romantisches Erbe

Zum 100. Todestag eines Begrabenen / Von Karl Kühne

Es war ein Pyrrhussieg, den Goebbel und dessen Trabanten über eine spezifisch deutsche Musik der Spätromantik errangen, indem sie ihren Schöpfer nachträglich in eine infantile Rosentheorie einbezogen, ihn verfeinert und seine Partituren verbrannten. Einmal demaskierten sie sich, wie am Beispiel Heine, vor aller Welt mit der inneren Verlogenheit eines „deutschen“ Kulturprogramms, zum anderen ist es ihnen bei 17-jährigem Verbot nie gelungen, Mendelssohns Melodien in den Herzen derjenigen zu reifen, die sich ihnen einmal erschlossen hatten. (Eine bloße Trennung z. B. des „Sommernachtsstraums“ von dieser kongenialen Musik ist unvorstellbar.) Aber es weuchs eine Jugend auf, der sowohl Name wie Werk Mendelssohns unbekannt geblieben. Wenn es gelingt, die jungen Menschen für des Meisters dauernde Schöpfungen zu begeistern, nie an die greziöse Klaviermusik, die populären Lieder, gemischten Quartette, oder gar an die beiden Oratorien, die Psalmen, die dritte und vierte Sinfonie heranzuführen, sollen wir ihm Dank und Nigeln zugleich ein schandvoll-düsteres Kapitel „Kulturpolitik“ des Tausendjährigen Reiches.

Mutter und Gattin Französinen
Felix Mendelssohn-Bartholdys Herkunft ist kulturgeschichtlich und menschlich interessant. Der als Leontine Nathan mit seinem edlen Menschentum gefeierte

seines Bruders Joseph in Hamburg. Hier kam am 1. Februar 1809 Felix zur Welt, ein Jahr nach seiner Lieblingschwester Fanny. Beide Kinder haben nachweislich ihre außergewöhnliche musikalische Begabung von der Mutter ererbt, die auch ihre erste Lehrerin in der Kunst war. Sie soll an Fanny zugleich nach deren Geburt „Bachsche Fingerring“ entdeckt haben. Diese beiden Frauen spielen im Verein mit der dritten — Clärelle Jeanrenaud — die einzigen Rollen im kurzen, ruhmvollen Erdenwallen des anderen Mozart. Vielleicht ist es kein Zufall, daß auch Clärelle die als Malerin ausgezeichnete Tochter eines reformierten Predigers, mit der sich Felix 1837 zum Lebensbund verband, Französin war. Doch wir wollen auf knappen Raum nicht das romantische Element in Mendelssohn, der sich selber einmal

scherhaft als — Italiener angesprochen hat, analysieren.

Die Freundschaft des greisen Goethe

1811, zur Zeit der napoleonischen Besetzung, überstiedelte die Familie nach Berlin und stand mit ihrem Salon bald im Brennpunkt des Musiklebens. Dem Namen fügte man den des in Italien als Generalkonsul zum Christentum übergetretenen Onkels Felix', Bartholdy, zum Unterschied von dem orthodox geliebten Familienmitgliedern hinzu. Die Kinder wurden protestantisch erogen. Die Christinnen haben im Bunde mit Fortuna Felix zeitlichens glücklich. Das Wunderkind wurde nicht verhätschelt, erhielt eine vielseitige Bildung (sein Sprachlehrer war der Vater des Dichters Paul Heyse).

Neben dem musikalischen trat FORTSETZUNG SEITE 4

DEVANT LES HAUTES LICES

(Suite de la première page)

A son seul désir, annonce la dédicace de la tente qui encadre cet être charmant. Les armoiries évoquent la famille lyonnaise des Le Viste. En face d'une œuvre si délicate, l'éprouve les mêmes impressions, superficielles peut-être, mais bien agréables, que devant le Printemps de Botticelli.

Le succès de la tapisserie française est si grand que, pour y répondre, François Ier, ce roi hardiment novateur dans tous les domaines, crée, en 1530, une manufacture royale dans son Palais de Fontainebleau. Il est permis de regretter la liberté que cette première nationalisation enlève aux ateliers privés. La Renaissance fleurit. Francesco Primaticcio dirige toutes les œuvres de décoration et d'architecture. Avec lui le goût des rinceaux et des arabesques modifie le style jusque-là plus large, plus spontané. Le sujet principal s'encombre d'armoiries et de devises; la composition subit l'influence de la gravure. Catharina de Médicis, pour manifester sa douleur de veuve, provoque la suite d'Antoine qui, cette fois, nous fait penser moins à Botticelli qu'aux Triomphes de Jules Romain et de Mantegna. Les cartons évoquent la peinture des galeries; les bordures prennent de l'importance. Malgré l'intervention intelligente et active de Henri IV, la tapisserie française décline au profit de la concurrence flamande. On regrette cette vie, naïve, qui aimait, sans le secours des fils d'or et d'argent, la belle imagerie du XV^{ème} siècle. Dans les fragments qui entouraient mon Cabinet de travail, je me réjouis moins d'un savant Sacrifice d'Iphigénie, que d'une scène expressive de vendanges. La tapisserie, désormais, se subordonne à la peinture et à la littérature. Elle se laisse envahir par l'idylle de Gombaut et Macée. Les plus grands peintres, Lesueur, Poussin, Philippe de Champagne fournissent des modèles; or, selon nous, la tapisserie doit être une œuvre originale et non un tableau listé ou une gravure en couleurs.

L'établissement d'une manufacture au début du XVII^{ème} siècle, dans le voisinage de la teinturerie appartenant à la famille Gobelin, va modifier profondément l'histoire de la tapisserie. Ici comme en tant d'autres domaines, Colbert fait sentir l'influence de son génie, en achetant l'établissement, dès 1662, et en groupant les divers centres parisiens ateliers de la Trinité, du faubourg Saint-Marcel, du Louvre et du faubourg Saint-Germain. Le Brun dirige l'entreprise et y adjoint l'atelier de Maucy, installé par Fouquet près de son magnifique château. L'édit qui crée l'institution date de 1667. Je me rappelle avoir visité les jardins attribués par le roi aux artistes qui conservent un certain droit d'initiative. Aux Gobelins, on travailla à la fois la haute lice (du latin *licium*, fil) exécutée sur un plan vertical, et la basse lice, sur un plan horizontal. De nombreuses compositions s'inspirent de Raphaël. Mais Le Brun marque son influence personnelle en des tentures comme celles des Éléments et des Quatre Saisons.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la nouvelle Manufacture aura surtout pour objet la glorification des actes du roi. Dans cette interprétation sincère de l'histoire, la tapisserie retrouve intérêt et une grandeur qu'elle avait en partie perdus vers la fin du XVI^{ème} siècle. De

ce point de vue, les travaux des Gobelins demeurent un document d'une valeur inestimable. Dans la série des demeures royales, la composition qui a requis la collaboration de Mounoyer et de Boiss, de Van der Meulen et de l'architecte Anguier, apparaît comme une merveille d'habileté, d'équilibre et de goût. La personnalité de Le Brun dans l'histoire de l'art français apparaît d'ailleurs de plus en plus importante à mesure qu'on la connaît mieux. A la mort de Colbert, Louvois le disgracie et le remplace par Mignard. Mais son influence subsiste. C'est grâce aux Gobelins dirigés par Le Brun que l'art décoratif français s'est imposé en Europe durant une longue période. Les tentures des Enfants-Jardins, les Indes, conservées au Palais-Bourbon, datent de cette glorieuse époque. De même, l'admirable Prise de Dôle entrepotée au Ministère de la Guerre. Ces diverses séries, l'histoire du Roi, les Châteaux Roysaux, plaisent pour les mêmes raisons qui nous faisaient admirer les tapisseries du Moyen Âge. Elles traduisent avec vérité toute une époque. C'est le siècle de Louis XIV qui revit ici, jusqu'au temps des grands revers et sans pompe inutile, sans adjonction de faux décors. La délicieuse série des Châteaux Roysaux nous permet le plus intéressant voyage au Louvre et au Palais-Royal, à Versailles et à Saint-Germain, et à travers toute la France. Après Le Brun et Mignard, l'administration de Mansart et du duc d'Anfin est loin d'avoir le même éclat. A ce dernier, il faut au moins savoir gré d'avoir employé, en particulier pour la réfection de la Tenture des Indes, un excellent peintre encore trop peu connu, François Desportes.

Après Le Brun, les Gobelins connaîtront encore de grands noms: Oudry et Boucher (celui-ci, selon moi, plus discutable). Mais ne demandez pas au XVIII^{ème} siècle de traiter les sujets religieux avec cette naïveté qui fait le charme du XV^{ème} siècle. La condamnation d'Aman, dans l'histoire d'Esther, est traitée comme le sera plus tard — toutes différences gardées — la Mort de Sardanapale par Delacroix. L'histoire contemporaine, maintenant, ne fournit plus que des motifs sans grandeur. On voyait Louis XIV combattre; on voit Louis XV chasser. Dans l'histoire de Don Quichotte, l'accessoire devient le principal. Et les bergères nous viennent du théâtre, non des champs.

A cette histoire générale, les manufactures de Beauvais, d'Aubusson et de Felletin apportent leur contribution particulière. Après un long abandon, l'art de la tapisserie a connu, depuis 1905, grâce à Gustave Gaffroy, un certain renouvellement. L'Etat a, de nouveau, pris en main la direction de cette renaissance, mais il nous a manqué un Le Brun et un Colbert. Des artistes, comme Jean Lurçat, ont entraîné toute une rénovation. Le snobisme et la mode ont joué leur rôle dans certaines manifestations récentes, provocantes plus que décisives. Ce n'est pas que la tapisserie manque de grandes surfaces à décorer, mais elle n'a pas trouvé une technique d'adaptation au temps présent comme le font jadis l'art spontané du Moyen Âge et l'École classique du XVII^{ème} siècle. Tout un avenir nouveau lui est ouvert.

R. H.

IMAGES de PARIS

Die Liebenden sind die wahren Meister von Paris. Diese Stadt mit der Heftigkeit ihrer Luft, ihrem silbernen Himmel, der das Grau ihrer Häuser bezaubert, läßt wie keine zweite die Liebenden ein, in ihren Mauern zu weilen. René Maran hat diese Liebenden beobachtet.

LES amoureux sont les seuls vrais maîtres de Paris. Il n'est pas un jardin de la grand-ville, pas un square, pas un métré, pas un cinéma qui n'abrite chaque jour, un moment, leur tendresse de rêveurs éveillés.

Le temps n'est pour eux que le songe d'un songe. Les sens leur tiennent lieu de pensée, de raison leurs élan. Au printemps comme en automne, en été com-

ment librement aller, à Paris, les amoureux, ne sont pas sans provoquer de loin en loin les récriminations et les sévérités de moralistes en mal de pudibonderie. Il ne faut pas trop prêter

royaume des bouquinistes, constituent l'une de ses parures. La plupart de ceux-ci sont gens paisibles. Mais qui sur un tabouret, qui sur son pliant, ils regardent passer chaque jour

René Maran

Le garçon est pour la fille, La fille est pour le garçon.

Les Catons se recrutent, en effet, d'ordinaire parmi les vieilles gens. Ils extériorisent, en agissant de la sorte, la hargne qu'ils éprouvent de n'être plus ce qu'ils furent. A quoi bon tant d'inutile rancœur? Le corps diem du poète latin. In cueillez, cueillez votre jeunesse de Ronsard sont la sagesse même. Plaisir d'amour ne dure qu'un moment. Paris ne l'ignore

et repasser des milliers d'hommes et de femmes dont les visages portent la fatigue que dispense « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles ».

Ces allées et venues ne troublent pas leur sérénité. Seuls les amateurs de livres les intéressent. Ils les couvent des yeux tandis que ces derniers, tout à leur vice impuni, se penchent sur les ouvrages qui semblent leur faire signe, et se créent un monde de délices en caressant des et méplats ou en humanisant avec précaution la poussière d'odeur qui sourd des pages lentement tournées.

Les bouquinistes ont leur



me en hiver, ils traversent, sans même les voir, les quartiers les plus riches et les plus pauvres, ceux de l'Opéra ou de Belleville, des Champs-Élysées ou de la rue Mouffetard, et déambulent au hasard, par couples alanguis, bras dessus bras dessous, d'un pas tardif et incertain, jusqu'à une heure avancée de la nuit, à moins qu'ils ne se réfugient dans un café ou ne se blottissent dans un coin sombre, contre une porte, et ne se chuchotent là, bouche à bouche, colloques infinis que coupent des silences passionnés, de ces petits riens délicieux qu'on écoute sans les entendre.

C'est surtout au printemps qu'il fait bon les voir. La saison respire l'indulgence amusée et le pardon. Les bourgeois fleurissent. Une tiède lumière huile l'azur parisien. La sirène des remorqueurs anime de temps à autre le cours de la Seine. Dans les jardins, le long des avenues, les marronniers dressent leurs thyrses blancs.

Ils sont alors tout entiers. Elle et Lui, la proie de l'adorable secret qui les rassemble pour les dévorer. Ils marchent parfois comme en danse. Elle très pâle. Lui très rouge. Parfois aussi ils s'arrêtent tous deux brusquement, et, se prenant à bras le corps, joignent leurs lèvres, y goûtent le charme d'un bonheur inachevé.

Les manifestations publiques de la - sion à laquelle se lais-

pas. De là vient, sans doute, qu'on y témoigne et qu'on y a toujours témoigné tant d'indulgence aux amoureux.

UN AUTRE AMOUR : CELUI DES LIVRES

Si les amoureux sont l'un des charmes de Paris, ses qual-

castes et leurs classes. On ne trouve pas forcément, chez tous, des ouvrages pour tous les goûts. Est-il donc courant de voir l'aristocratie frayer avec la roture? Les uns ne vendent que des romans populaires ou des romans policiers, les autres

PARIS UND SEINE DICHTER

Fortsetzung von Seite 1

werden sollte, in welche aber zu Beginn des 19. Jahrhunderts, die Eingebung eines Baudelaire sich seinerseits entfalten sollte.

Dadurch, daß Villon der erste große Dichter der Pariser Landschaft war, — deren pöbelhafte Volksbräuche, Wirtshaus-schilder, Diener und Kammermädchen, Domherren, Notare und losen Mädchen er beschrieb, — begründete er in der französischen Literatur diesen Mythos, der gleichzeitig verzehrenden und schöpferischen Stadt, dessen Abgründe und Geheimnisse sich an Stelle der Natur setzten; um diesen Menschen stellte er die Frage nach ihrer eigenen Art, seine Frage, die von der Dichtung unendlich oft schon formuliert wurde.

Dem äußeren Schein nach komisch, stellt die berühmte Satire Boffeaus über „die Verwirrungen Paris“ ein dramatisches

Bild der Hauptstadt dar, das einer schrecklichen Beschreibung der Hölle, die von den Vätern der Kirche hätte erfunden werden können, nahe steht. Der Mensch findet dabei keinen Platz. Verbrechen und Feuersbrünste entfalten sich in diesem düsteren Quartier, das von einer verfluchten und in Verfall geratenen Intelligenz an einem Ort errichtet wurde, das doch der Schöpfer zum Glück seiner Kinder aussersehen hatte.

Eine romantische Vision, die von einem Dichter des 17. Jahrhunderts vorausgeahnt wurde — bevor der Romantismus in unserer Literatur erscheint —, setzt sich in den Gedichten Baudelaire fort. Um „seine Gedichte in Keuschheit zu verfassen“, muß der Dichter der „Fleurs du Mal“ das Drama vergessen, das auf der Straße gespielt wird, — muß sich in den Himmel flüchten, das einzige natürliche Element, das der Mensch nicht abschaffen

konnte; er muß seine Tür und sein Fenster schließen, um von „böllischen Horizonten“ zu träumen: Spiel, Trunkenheit, Unzucht, nehmen unbekümmert den Lauf in den Spielhöllen. Dann und wann zeichnet sich ein freies und schönes Wesen, rothaarige Bettlerin oder unbekannte Vorübergehende in der Menge der von Sorgen und Arbeiten übermüdeten Passanten ab.

Unter den zeitgenössischen Dichtern fährt Léon-Paul Fargue fort, Lieder über ein städtisches Thema zu schreiben, das gleiche Thema, das schon Villon, Beaulieu und Baudelaire unentwegt beschäftigte und anregte.

Man kann sagen, daß das Geheimnisvolle, das die Großstadt hat — und dessen schreckhafte Stärke von Fargues Vorgängern gespürt wurde, bei ihm gemildert ist; ja, es nimmt die Farben eines Kindertraumes an, in dem sich die lieben Wesen, die er verlor, bewegen.

Als Dichter dieses Paris, das für ihn zu einer Stadt wurde deren Zauber immer neu entsteht, vollendet Léon-Paul Fargue mit seiner wunderbaren und starken Empfindung den Mythos von Paris, der von seinen Böhnern „wie ein gold-schwarzer Honig“ abgeordnet wird. Das beunruhigende Paris Villons, das später durch Boffeau und Baudelaire mit böllischen Farben ausgemalt wurde, wurde durch Léon-Paul Fargue zu einem Ort der Erinnerung und des Nachdenkens, zu dem Ort eines (ein Paradox) lebendigen Paradieses, inmitten eines Zeitalters, in dem jegliche geistigen Werte zerstört werden.

A. R. R.

NEUES UEBER BUECHER

Aus Hubers Abschiedsbrief, den er zwei Stunden vor dem Tode schrieb, spricht seine unendliche Liebe zu seiner Familie, sein Vertrauen zu Gott und seine Hoffnung auf das bessere Deutschland.

Huber besaß eine große Lebhaftigkeit, die Fähigkeit, zu eigenen Dingen zu führen. Seine unendlichen Illusionen verführten ihn nicht zuletzt weil er auf einen jeden Denkmals singend und für alle Anforderungen auch nicht-empfindlicher Kultur selbstlos war.

Seine außerordentliche maskuläre Beziehung und durch seine universale Geliebtheit. Das Volkstümliche war für ihn Ausdruck der Volkseele, untrennbar verbunden mit dem Volkstum; dieses sah er ebenso untrennbar verbunden mit der christlichen Vergangenheit und Gegenwart. Mit Leibnis hatte er gemeinsame Grundgedanken: die der Religion und des universalen Strebens.

Gestützt auf Hubers Manuskripte und ergänzt durch persönliche Erinnerungen an sein Schicksal, gibt Dr. Schischkoff ein vollständiges Bild der analytischen Gedanken Hubers zu einer unvollständigen Logik der Metaphysik. Schischkoff ist der Ansicht, daß Prof. Huber das sachdienlichste biographische Werk über Leibnis geschrieben hätte, wäre ihm die Möglichkeit der Weltanschauung gegeben. Noch in Definitio schreibt Huber, auch nach der Verurteilung, an seinen Brüdern Prof. Huber: Sein Bestreben war das Volkstum und seine Lebensbeziehung für beide schön er präsentiert, durch

wurden wäre. Am 13. Juli 1943 fand die Hinrichtung statt, die sein Leben beendete.

Eine mögliche Bestellung von Hubers Manuskripten von Albert Fuß-Budischer Verlag, Freiburg i. Br. 1947, 185 S.

Der gleiche Verlag, der vor ein paar Monaten „Das Brevier einer Landschaft“ des Hebbelprätors Franz Schindler herausbrachte, veröffentlicht nunmehr ein ähnliches Buch von Heinrich Weis. Wir möchten es uns leicht machen und einfach wiederholen, was wir damals von Schindlers „Brevier“ sagten. Auch hier handelt es sich ähnlich um die Schilderung einer Landschaft, das Neckertal bei Hirschhorn, und ihrer Gestalten.

Doch gewinnen diese Schilderungen ihre Besonderheit dadurch, daß ihre geographische Ortsbedeutung durch die Tatsache des Hinterlandes bestimmt wird, Erinnerungen also, dennoch mehr, denn aus ihnen wird ein faun gezogen, das Lebensbetrachtung, Philosophie, wird, wie ein jeder Mensch wohl aus seiner frühen Kindheit aus spätem Leben nimmt. Doch nicht jedem ist es gegeben, diese Erregungen in künstlerische Form zu bringen, die damit eine Allgemeinverständlichkeit gewinnt, Allgemeinverständlichkeit mit der Einschränkung des individuellen Rückpunktes. Aber selbst der, der gar nicht lesen will, wird durch die Zeichnungen von Albert Fuß festgehalten werden. Sie sind nicht modern zu nennen, aber sie als konstruktive Ansprachen, wäre in jedem vorkommt. Sind sie lebenswichtig? Vielleicht, wenn man lebenswichtig nicht als ein Synonym von schmerzhaft auffaßt. Unter allen Umständen sind sie einprägend, denn sie sind lebendig und wir alle kennen diese Gestalten, deren Bilder, fast möchte man sagen, wie Photographien, das Buch erfüllen. Mit diesem schönen Buchlein leben wir alle weiter. A. D.

DIE HEIMKEHR DES SISYPHUS

Eine Reisenovelle aus den dreißiger Jahren

In unserer Wochenbeilage vom 21. September kündigten wir an, daß wir das Erstdruckrecht eines Prosawerkes des Dichters Rudolf Hagelstange erworben haben. Durch technische Hindernisse kann die Veröffentlichung erst heute beginnen. Hagelstanges Novelle „Die Heimkehr des Sisyphus“ spielt in den dreißiger Jahren, als in der Welt noch ziemlich normale Zustände herrschten. Dem Leser wird jedoch die hintergründige Beziehung zur Gegenwart nicht entgehen. Die kleinen tragikomischen Elemente der Novelle haben sich für uns heute ins rein Tragische ausgeweitet.

LANGSAM und bedächtig schob „König Alexander“ seinen weißen Leib durch die grüne Ebene der Adria. Eine schmale Lagune begleitete ihn zur Linken, eine schmale Lagune kam ihm zur Rechten entgegen. Die fahplanmäßige Ankunft „König Alexanders“ war auf zehn Uhr vormittags angesetzt, und für die wenigen Kilometer, die ihn von seinem Ziele trennten, blieb ihm mehr als eine halbe Stunde.

Vorn auf dem Schiff, wo die Matrosen schon die großen Tasse entrollten, standen die Passagiere und verlangten mit begehrigen Augen nach der Stadt. Ein leichter Dunst schwebte als schmaler Hüllenschein um den Horizont, darüber jedoch spannte ein südlich leuchtender Himmel seine Tiefe. Die Passagiere schienen ungeduldig. Ein jeder wußte wohl, daß vor der Kraft der Sonne die Nebel zerfließen würden. Aber es sollte bald sein, als noch der Dampf sich der Stadt so weit genähert hatte, daß das Blickfeld verengt wurde und der großartige Glanz des Stadtbildes in der Stumpfheit der trüben Luftwasser und verfallenen Paläste erblühte.

Auch die Offiziere waren auf Deck und sahen, freilich etwas weniger gebannt, diesem stillen aber aufregenden Kampfe des Lichtes gegen Trübnis und Dunst zu, der sich allen Nerven fühlbar abspielte. Plötzlich brach die Sonne durch die Nebel, sanken wie zerklüftete Gewänder, die vielen Boote, in deren rostbraune Segel sich schmelzend ein leichter Wind gelegt hatte, lagen hinter der Lagune wie ein wunderbares Spielzeug auf dem offenen Meer, und vor aller Augen stieg eine Stadt aus den Fluten, kostbar und fremd zugleich breitete sie sich vor den Blicken: Venedig.

Aller Augen hingen an ihr in unverbolener Bewunderung. Ein junger Mann, dessen braune Gesichtsfarbe annehmen ließ, daß er aus Ländern kam, in denen die Sonne auch im Winter einen guten Teil ihrer Kraft nicht verliert, sah eine Weile mit den vielen anderen auf das prächtige Gemälde, in dessen Rahmen aller Glanz Italiens eingefangen schien. Er sah wie alle die Stadt, empfand wie alle die Schönheit, die Augenblicke, aber in dem Ausdruck seines Gesichtes war nichts von diesem hingebenen Verwundern zu lesen, das auf aller anderer Gesichter geschrieben stand. Und hätte einer seiner Nachbarn ihm seine Beobachtung zugewandt, hätte er eben können, daß ein ironischer Zug sich in diesem Gesicht einzeichnete, hätte er bemerken können, wie sich langsam der Mund des jungen Mannes öffnete und ihm angesichts dieser Schönheit ein paar ganz beschämende Worte entfielen:

Drei Mark dreißig.
Er wollte sich eben abwenden, als ein Motorboot dem Dampfer entgegenkam, eine Schleife um ihn zog, sich an das Fallreep lösterte, und drei italienischen Zollbeamten gerade Zeit ließ aufzuspringen, um wieder Kurs auf die Stadt zu nehmen, der sich auch das Schiff jetzt etwas schneller näherte.

Der junge Mann setzte sich auf den Koffer, der neben ihm stand, und sah aus wie jemand, über dessen Schicksal in den nächsten Minuten eine wichtige Entscheidung gefällt wird. Einer der Beamten trat auch auf ihn zu, baß um seinen Paß und erfuhr so, daß der junge Mann ein Deutscher namens Peter Friesbach war und von Dubrovnik kam.

Peter Friesbach also wartete weiteren Bescheid ab, der ihm bald erteilt wurde, denn der Mann stemmte seinen Paß und bat den Koffer zu öffnen. Der Beamte tat einige Griffe in den Koffer und sah mit erstauntem Blick den sauber und gut geordneten Friesbach an, zu dem er mit feinen Kohlestrichen überzogene Bademantel, ein Rückpack, ein alter Petroleumkocher, Sandalen, schmutzige Wäsche und ein Brotkasten nicht zu passen schien.

Jetzt! dachte der junge Mann. Er erwartete umgehend eine Frage des Beamten nach der Höhe seiner Botschaft.

Aber — oh Wunder — er bekam den Paß in die Hand gedrückt und sah er sich dessen bewußt, war, sah er den Beamten schon den seinen Nebenmannes in der Hand halten.

Man soll den jungen Friesbach danach nicht als einen Schmezger, Anarchisten oder verächtlich verfolgten Mörder verächtlichen. Peter Friesbachs einziger Fehler, seine einzige Schwäche war sein Geldbeutel.

Sein ganzes Vermögen bestand aus 55 jugoslawischen Dinaren oder (wir erfahren es schon) zwei Mark dreißig Pfennigen oder vierzehn Lire. Außerdem besaß er noch einen schwebenden Fond, den er kurzerhand auf zwanzig Mark bestimmt hatte. Seinen Wünschen zufolge mußten sie auf der Post in Venedig darauf warten, von ihm abgehoben zu werden.

Zum siebenundzwanzigsten Male gab der junge Mann sich Auskunft über die Verwendung dieser Botschaft.

Zwei billige Hotelnächte in Venedig, Selbstverpflegung und Unterhaltung, machen fünf Mark. Ein Billet dritter Klasse Personenzug Venedig—R. ungefähr sechzehn Mark, bleibt ein Rest von zwei Mark, die für unvorhergesehene Zwischenfälle eingesetzt werden können.

Bei aller Unwahrscheinlichkeit hatte seine Rechnung einen tatsächlichen Hintergrund, nämlich den, daß er nun überhaupt italienischen Boden unter die Füße bekam. Hatte er doch mit der Möglichkeit gerechnet, daß man ihn mit einer Botschaft unter hundert Mark nicht an Land lassen würde. Derselbe Fall war in seiner nächsten Bekanntschaft vorgekommen; das wußte er genau. Ihn war es glücklich, als drei Mark dreißig die Dinge würden ihren Lauf nehmen. In drei Tagen würde er nach neun Monaten Abwesenheit deutschen Boden betreten, ohne auch nur ein einziges Koczial mit einer Hilfe bekümmert zu haben, ohne auf die Hilfe fremder Menschen angewiesen gewesen zu sein. Ein solches Gefühl, mit beschränktem Mitteln eine große Reise durchgeführt zu haben.

Peter Friesbach war mit einem Male heiter, und ein gesunder Optimismus bemächtigte sich seiner. Er zündete sich eine Zigarette an und wühlte seine Brust der Stadt entgegen, die nach vor wenigen Minuten sein Gefühl der Verlorenheit und Unsicherheit ins kaum Erträgliche gesteuert hatte.

Venedig lag jetzt dicht vor seinen Augen, er erkannte Hotel Schilder, bald konnte er sie entziffern, erblickte die Einfahrt einiger Kanäle und schätzte gerade die Entfernung vom Ufer auf gut zweihundert Meter, als er gewahr wurde, daß das Schiff schon ruhig stehen blieb, plötzlich die Maschinen wieder zu stampfen begannen, bis sie verumtonten und der Dampfer still lag. Er hatte wohl alles bemerkt, was auf und mit dem Schiff geschehen war, aber es war ihm nicht bewußt geworden. Jetzt mußte er feststellen, daß „König Alexander“ nicht anlegte, sondern an zwei Bojen mit armstarken Tauen befestigt, eine Boje der zahlreichen Gondeln wurde, die wie ein

Schwarm aufdringlicher Fliegen das Schiff belagerten.

Unvorhergesehener Zwischenfall, sagte sich Friesbach. Mag fünfzig Pfennige, im Hochstfalle eine Mark kosten. Ich habe das mit einkalkuliert.

Er war freilich ein wenig betroffen, daß diese unvorhergesehenen Zwischenfälle sonderbare Eile an den Tag zu legen schienen. Aber dieser kleine Stoß konnte sein Kartenhaus nicht ernstlich gefährden.

Und wenn das Doppelte draufgeben sollte, was machst du dich er herausfordernd, nahm seinen Kof-

Von Rudolf Hagelstange

fer, seine Decke, stieg hinter drei Schweizer die Treppe hinunter und nahm in einer der Gondeln Platz.

Er hörte die Schweizer von einem Hotel Monaco sprechen und überlegte, ob er sich nicht bei ihnen über die Preise dieses Hotels erkundigen sollte. Aber so gern Peter Friesbach anderen Leuten mit einem guten Rat zu Hilfe eilte, so schwer ward es ihm andererseits, fremde Leute mit einem Anliegen zu belästigen.

Er ließ es also.
Die Gondel war an eine Anlegestelle gekommen, ein Passagier sprang ab, und ehe Friesbach sich entschlossen hatte, es ihm gleichzutun, war die Gondel wieder abgestoßen und hielt auf einen Bau zu, der nur etwa dreißig Meter von der Anlegestelle entfernt war.
Hotel Grand Canal
Monaco

lautete die Aufschrift.
Na also, dachte Friesbach erleichtert. Man hat bequem.

Die Gondel hielt an den Stufen, an die das trübe Kanalwasser schlug. Ein Herr im Frack trat heraus, begrüßte die Schweizer als alte Gäste und nahm Friesbach mit höflicher Zurückhaltung Koffer und Decke ab.

Es war der Hotelsekretär. Er wandte sich zu den Schweizern und sagte zuvorkommend: Diesmal trägt das Hotel die Gondelfahrt. Das ist selbstverständlich.
Friesbach konnte kein Wort Italienisch und fühlte sich wunderbar gehoben, daß hier einer einwandfreien Verständigung keine Schwierigkeiten erwachsen würden, und erkundigte sich, was er für die Gondel zu zahlen habe. „Fünfzehn Lire“, sagte der Sekretär höflich und wechselte wieder mit den Schweizern einige Sätze.

Peter Friesbach öffnete leicht den Mund, als könne er dadurch die innere Wucht dieser Worte dämpfen. Er sah sein Kartenhaus zusammenstürzen, sah sich vom Schicksal auf eine absterne und unmögliche Weise hintergangen, fühlte einen Schlag, der ihn

vom Haarwurzeln bis in die Zehenspitzen erschütterte, so daß er nichts besseres zu tun wußte, als einige Male tief Atem zu holen und sich bedingungslos zu ergeben.

Man hatte seine Erschütterung nicht bemerkt, weil man sich mit seiner Person nicht beschäftigte. Ein Hotelbedienter nahm das Gepäck der Schweizer, während der Sekretär Friesbachs Koffer die Ehre gab. Der Gondolier wartete noch auf seine Bezahlung.

Peter Friesbach begriff, daß er etwas Entscheidendes tun müsse, um nicht von seinem Schicksal ganz an die Wand gedrückt zu werden. Er riß sich also zusammen und bat den Sekretär mit fester Stimme, die Gondel zu bezahlen, da er im Augenblick nur jugoslawisches Geld zur Hand habe. „Selbstverständlich“, sagte der Sekretär und entlohnte den Gondolier. Indessen trat Fries-

bach durch das Portal in das Hotel ein.

Ein elegant ausgestatteter Vorraum, etwa als Les- oder als Spielsaal gedacht, empfing ihn. Als er weiter in die Tiefe schritt, erblickte er linker Hand einen prunkvollen Speiseraum, dessen Tische die frühe Stunde freilich fast unbesetzt waren. Der Sekretär ging mit dem Koffer an Friesbach vorbei und dieser folgte ihm an die Schalterstelle, an der die geschäftlichen Wünsche der Gäste ihre Erledigung fanden.

Auf die Frage, ob der Herr sofort ein Zimmer wünsche, entgegnete Friesbach, daß es damit keine Eile habe. Er wolle zunächst einmal seine Post abholen. (Seiner Verwunderung über den hohen Preis der Gondel Ausdruck zu geben, verschob er auf später, da er fürchtete, man würde auf eine solche Anfrage hin seine Zahlungsfähigkeit in Zweifel ziehen.)

Man gab ihm einen Stadtplan, auf dem der Sekretär den Weg zur Post kenntlich gemacht hatte, und er trat auf die schmale Straße hinaus.

Beim Gehen begann er langsam wieder Mut zu schöpfen, stellte eine neue Rechnung auf, in der er jetzt drei Mark fünfzig für die Gondel, drei Mark fünfzig für eine Hotelnacht und Verpflegung aus seiner Hand, und sechzehn Mark für die Bahnfahrt ansetzte.

Im Hotel „Grand Canal“ würde er freilich nicht bleiben können, darüber war er sich klar. Er würde sich ein wenig in der Stadt umsehen und ein billiges Quartier suchen, für das er ungefähr eine Mark fünfzig zu entrichten gedachte. Im Hotel würde es eine peinliche Minute gehen, wenn er von dannen gieng, ohne die Gastlichkeit des Hauses in Anspruch nehmen zu können. Aber das war unmöglich, wenn er mit seinen beschränkten Mitteln bis zur deutschen Grenze kommen wollte.

Peter Friesbach stand auf einmal auf dem Markusplatz, die Tauben schwirrten um ihn herum, in den

Bogengängen, die den Platz umgaben, eilten die Menschen hin und wieder, hier und dort spielte ein kleines Orchester für die Fremden oder einheimische Nichtstauer, die an den kleinen Tischen Platz genommen hatten, und alles atmete sorgloses, schönes Leben und Lebenslust, sodaß unser Freund nicht umhin konnte, sich eins zu pfeifen.

Der Weg zur Post war nicht weit, aber dafür umso schwieriger. Oft genug sah sich Friesbach in einer Sackgasse gefangen, ging über die falschen Brücken, deren es ja eine Unzahl in Venedig gibt, oder war auf einen Bescheld, einen kleinen Fingerzeig angewiesen.

Als er endlich auf der Post angekommen war, war diese zwar nicht geschlossen, aber Anlaß zu einer Enttäuschung, die durch keinen anderen unvorhergesehenen Zwischenfall hätte übertroffen werden können.

Peter Friesbachs „schwebender Fond“ erwies sich als Phantom. Es waren nicht nur keine zwanzig Mark auf der Post, es war auch nicht ein Kupferpfennig da, nicht einmal eine Nachricht, die ihm Bescheid geben konnte, oder ihn durch ihr bloßes Dasein hätte trösten können.

Vor der brutalen Nüchternheit der Verhältnisse begann auch Peter Friesbach nun klar und nüchtern zu denken.
Wieso kam ich überhaupt auf zwanzig Mark? fragte er sich groß. Ich stand noch ein Restbetrag eines Honorars zu, der mit zehn Mark nicht zu tief beziffert ist. Aber woher sollte das übrige Geld kommen? Ich hatte um nichts gebeten. Wer sollte auf den Gedanken gekommen sein, mir ohne Veranlassung Geld nach Venedig zu schicken?

Friesbach schalt sich einen Trottel, einen Fantasten, einen Vabanquespeler.

Den Gedanken, sich einen Vabanquespeler zu heißen, fand er mit einem Mal garnicht so übel. Er bezeichnete sich damit doch als einen Verächter des Lebens, besichtigte sich der Tollkühnheit, einer außergewöhnlichen Art, den Dingen des Lebens zu begegnen. Und in dieser aussichtslosen Situation begann er aus dieser kleinen Eitelkeit neuen Mut zu schöpfen. Er beschloß, sein Geld in Lire einzuwechseln, etwas zu essen und zu trinken, sich mit einigen Nahrungsmitteln und Zigaretten zu versehen und dem Schicksal die kalte Schulter zu zeigen.

Nach Mittag kam er im Hotel wieder an und wünschte ein preiswertes Einzelzimmer. Man gab ihm das billigste für einen Preis von zwanzig Lire, das er ebenso gut für das teuerste und beste gehalten hätte, wenn es ihm als solches angeboten worden wäre.

Aber er hielt es nicht lange auf seinem Zimmer aus. Die vornehme Umgebung bedrückte ihn doch mehr, als er sich auf dem Heimweg hatte eingestehen wollen. So sehr er sich bemühte, mit festen Schritten durch das Hotel zu gehen,

so sehr leisteten die dicken Teppiche und Läufer Widerstand und verschluckten vorzagend jeden Schritt, ob er fest und laut, oder leise und unsicher war.

Er ging also wieder ins Freie, schritt zweimal rund um den Markusplatz und ließ sich an einem der vielen Tische einen Kaffee servieren. Der große Dogepalast, die Markuskirche und die anderen Gebäude, die eine eingehende Betrachtung verdienen, ließen ihn unberührt. Waren sie sauber und prunkvoll, so hätte er sie lieber verfallen gesehen, verließ ihnen das Verfallensein den Hauch des Historischen und Vergangenen, so fand er sie aus ästhetischen Gründen reizlos. Ja sogar der Taubenschmuck und die bloße Art seiner Landleute, sich mit einer Maßstäbe in der Hand und etlichen der gemalteten Vögel auf Schulter und Hut fotografieren zu lassen, veranlaßte ihn, wie sie ihm sonst nur ein spöttisches Lächeln abgenötigt hätte. Seine Augen strahlten nach schönen, wohlgestalteten Frauen und fanden nichts als läbliche Eklektiker und derbeschminkte Kokotten, denen das aus den Bildern der alten Meister bekannte Fluidum völlig zu fehlen schien.

Nach einer Stunde konnte man den jungen Friesbach in dem Leseraum des Hotels mit einem Buch sitzen sehen, das auf seinen Wunsch hin der kleinen Hotelbibliothek entnommen war. Er war angezogenlich in Jakobsons „Niels Lyhne“ vertieft und widmete seiner Umgebung keinerlei Beachtung. Das Buch nahm ihn völlig gefangen, und als er, um nach der Zeit zu sehen, einen Augenblick innehielt, wurde ihm bewußt, daß diese Geschichte ein rechter Trost für ihn war. Schnell wandte er sich wieder seiner Lektüre zu, um nicht die bedrückende Atmosphäre von vornhin wieder Macht über sich gewinnen zu lassen. Als er das Buch zur Hälfte gelesen hatte, schlug er es geschwehrt und ging selbstsicherer Schritte auf sein Zimmer. Er sah einige Datteln, von denen er sich ein Kilo besorgt hatte, und brach ein Stück frischen Brotes dazu.

Dann schritt er wieder in die Stadt, um noch ein wenig Bewegung zu haben. Es dunkelte schon, ein feiner Regen stäubte herab, und veranlaßte ihn, in einer Taverne Schutz zu suchen. Von dort konnte er einen guten Teil des großen Platzes übersehen, sah mit Vergnügen die Strahlen des Regens hinter den Lichtköpfen der Gaslaternen ins Dunkel fallen, und so sehr auch allen Dingen der Glanz des Tages genommen war, sie schienen ihm irgendwie schöner und reizvoller. Lächelnd betrachtete er seine kleine Botschaft, die auf einen Rest von vier Lire zusammengeschrumpft war. Begehrlich schürfte er den dunkelroten Wein und rauchte gedierlich eine Zigarette dazu.

Wieder im Hotel angekommen, wusch er sich von Kopf bis Fuß mit dem warmen, fließenden Wasser ab, schaltete seine Bettlampe ein und legte sich nieder, um einen Plan für morgen zu machen. Auf das Konsulat mußte er gehen, da half kein Struben. Selbst, wenn auf der Post Geld liegen sollte, würde es doch nicht ausreichen für seine Hotelschuld und eine Fahrkarte an die Grenze. Er wollte angeben auf der Reise bestohlen zu sein, wollte ferner sagen, daß sein erwartetes Geld nicht eingetroffen sei, nicht — — — ein Bescheld, der ihn veranlassen könnte, noch in Venedig zu warten, und wollte bitten, ihm eine Anleihe in Höhe von fünfundsiebenzig Mark zu bewilligen, damit er alles erledigen könnte. Dann las er wieder in seinem Jakobson, las ihn bis zu Ende, schloß sein Fenster und war bald eingeschlafen.

Er hatte in dieser Nacht einen seltsamen Traum.

Er sah sich als Abiturient im Examen sitzen. Ganz deutlich erkannte er die breiten Zeichenstücke wieder. Er schrieb eine Geschichte auf, die sein Lebenslauf sein sollte. Seite um Seite schrieb er nieder, aber als er zurückblickte, waren alle Seiten weiß geblieben, obwohl er noch ganze Sätze im Blick hatte. Eine entsetzliche Angst befiel ihn. Er begann von neuem. Aber wieder war es nach einigen Seiten, als habe er mit einer Tinte geschrieben, die völlig verblät war, sodaß er in sprachlosem Entsetzen auf die Weiße des Papiers starrte. Schweißgebäd wachte er schließlich auf. Er hörte das Kanalwasser läppeln an die Mauern lecken, sonst war tiefe Stille. Er ging ein wenig in seinem Zimmer auf und ab und grübelte über seinen Traum nach. Langsam wurde er wieder müde, legte sich nieder und fiel in einen tiefen, traumlosen Schlaf.

André SEKORNEA

(Fortsetzung folgt)

LITERARISCHES PANORAMA

Henriette Pechari ist die Großtochter Renans, eines Schriftstellers aus der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts, von dem wir viel lernen können. Dieser Meister, der den Weltkrieg von 1914 vorangehenden Generationen als Skeptiker dargestellt wurde, erscheint uns, die im Zeitalter der aufgeworbenen Ideen leben, als ein intellektueller Liberaler. Es wäre jedoch richtiger auf ihn das Wort Humanist anzuwenden, womit geistige Größe am treffendsten gekennzeichnet wird.

Einige Jahre vor dem letzten Kriege veröffentlichte Henriette Pechari einen Band unter dem Titel „Renan d'après lui-même“, der Auszüge aus intimen Tagebüchern und Entwürfe unveröffentlichter Schriften enthält. Der Leser erhält durch dieses Werk einen Einblick in das Innenleben eines Mannes, der bis zum letzten Atemzuge, trotz Leiden und nahenden Todes ehrlich und weise blieb und so im wahren Sinne des Wortes ein Stoiker war.

Das Buch welches Henriette Pechari unter dem Titel „Renan et la guerre de 1870“ (Albin Michel) gerade veröffentlicht hat, ergänzt ihren ersten Band und dürfte in der jetzigen Zeit von besonderem Interesse sein. Als der Krieg von 1870 ausbrach,

befand sich Renan als Begleiter des Prinzen Napoleon, Neffen Napoleons III., auf einer Reise in Norwegen. Hätte Renan eine offizielle Stellung bekleidet, so hätte er sich wahrscheinlich, wie Thiers, dem Kriege widersetzt. Aus den Schriften, die Renan in der Folgerzeit unternahm, geht hervor, daß es sein Hauptwunsch war, mit einem Manne zu arbeiten, der zu den geistigen Führern seiner Zeit gerechnet wurde. Was Renan damals dachte, drückte er in „Dialogues philosophiques“, 1871 geschrieben und 1876 veröffentlicht, aus. Ihm schwebte eine Weltregierung vor, die aus führenden Wissenschaftlern bestehen sollte, denen die Mittel, die Welt in Schutt und Asche zu legen, zur Verfügung stehen.

Seit langem stand Renan in Verbindung mit dem deutschen Schriftsteller David Strauß, dessen „Vie de Jésus“ das gleichnamige Werk von Renan beeinflusst hatte. Beide Gelehrten standen auch 1870 noch im Briefverkehr und nahmen in offenen Briefen gegen Krieg Stellung. Renan schrieb im „Journal des débats“ am 16. September 1870 an Strauß, daß er eine fast leidenschaftliche Liebe für Deutschland empfinde und daß er befürchte, daß der Ausbruch preußischen Militarismus die schlimmsten Folgen haben

werde. „Nach dem Kriege“, schrieb er, „werden der Freiheit und Tiefe unseres Gedanken-sustausches durch Leidenschaft und Voreingenommenheit Schranken gesetzt sein“. Dieser Austausch von offenen Briefen setzte sich bis 1871 fort, trotz aller, durch den Kriegszustand geschaffenen Schwierigkeiten und einer gewissen unvermeidlichen Entfremdung.

Schon 1867 hatte Renan Gelegenheit gehabt, die anlässlich der Weltausstellung in Paris weitläufige preußische Kronprinzessin kennen zu lernen. Das Kronprinzenpaar lud Renan zur deutschen Botschaft ein, und es entspann sich eine lange und angeregte Unterhaltung, die auf alle Teilnehmer einen tiefen Eindruck machte. Obgleich Kronprinz Friedrich 1870 der Sieger von Sedan geworden war und sein Heer Paris belagerte, wollte Renan in ihm doch nur einen Mann sehen, der französischen Ideen zugänglich war. Nachdem Renan den Außenminister Jules Favre zu Rate gezogen hatte, schrieb er dem Kronprinzen ins deutsche Hauptquartier nach Versailles und bat ihn um eine Unterredung. Die Antwort erfolgte erst am 1. November; sie war höflich, lehnte aber im Hinblick darauf, daß ein bekannter deutscher Gelehrter bereits durch die Presse ge-

sprochen habe“ ab. Ohne die Antwort abzuwarten, hatte Renan bereits am 15. Oktober der Kronprinzessin geschrieben und in ergreifenden Worten die Loslösung Elsaß-Lothringens zu verhandeln versucht. Dagegen empfahl er gegenseitige Sicherungen und Abrüstung, „weil sonst der Haß unvermeidlich bleiben würde“.

Renans Brief traf erst am 22. Dezember in Berlin ein. Die Kronprinzessin antwortete liebenswürdig, ohne jedoch auf die Fragen einzugehen. Renan schrieb erneut am 15. Februar 1871. Obwohl er wußte, daß seine Antwort sich wegen der inzwischen angebahnten Friedensverhandlungen erübrigte, entwarf er folgendes Zukunftsbild: Frankreich werde gezwungen sein, den panslavischen zu unterstützen, und Deutschland werde der neu erworbenen französischen Provinzen nicht froh werden. Er fügte dann mit gewisser Bitterkeit hinzu, daß Leute seiner Art jetzt nichts anderes tun dürften, als den Mund halten.

Dies waren also die von Renan 1870 unternommenen Schritte, um das unabwendbare Uebel zu verhindern. Solch ein Versuch war zu Mißerfolg verurteilt zu einer Zeit, da Gewaltanwendung allein entscheiden konnte.

LE PROCES DE KAFKA



Der Schauspieler Jean-Louis Barrault, der Kafkas „Proces“ neu bearbeitet.

poisse philosophique qui tourmentait Pascal, que codifia Hegel...

Pessimisme plus redoutable que le pessimisme des réalistes et des naturalistes...

L'aventure de Joseph K., protagoniste du Procès — est celle de l'espèce humaine...

Nous savions, depuis trois ans, par quelques pages du Journal d'André Gide...

Il faut espérer que le public va se soumettre à l'épreuve imposée. Epreuve d'attention, épreuve d'angoisse...

dan, le style d'Edgar Poe, errant dans une maison ouvrière, à la recherche de la salle du Jugement...

Il y a d'autres interprétations du Procès. Vous les trouverez, par exemple, dans un petit livre de M. André Nemeth...

Ce serait une anticipation de Zéro et l'Infini de Koestler. Et quand on voit, sur le programme du théâtre Marigny...

Soirée obscure? Certes! Mais quand le théâtre se livre à l'angoisse, il faut tenter l'aventure...

Pour le Théâtre, c'est un événement.

Robert KEMP

Erinnerungen an Robert Lynen

Aus Anlaß des Cavallé-Prozesses

IN Paris haßt gegenwärtig einer der traurigen Prozesse ab, in dem Jans vor Gericht stehen...

Wir haben uns nur wenig gekannt, abgesehen von Väterchen und Mutterchen...

Ich war Anfang 1934 aus einem Tai in Yorkville nach London zurückgekehrt...

Aber ich erfuhr auch von dem verstorbenen älteren Bruder Robert, Edgar, seitdem daß ebenfalls der Eltere Sohn der Hamburger Tante Edgar geheiratet hatte...

Nach ein paar Wochen schickte ich ihm von London die Abschrift des Stammbaums...

Wahl ungefähr drei Viertel Jahre danach fuhr ich wieder durch Paris und sagte mich bei ihm und seiner Mutter an...

Einige Zeit vorher hatte der Vater von Robert Lynen, der Maler war, seinen Tod gefunden...

Der erste Gang war ergebnislos, denn nur Roberts schwermütige Schwester war zu Hause...

redeten Tag und Stunde, zu denen ich wieder kommen sollte...

Die Unterhaltung ging in drei Sätzen vor sich, mit den jungen Leuten französisch, mit der Mutter, die Amerikanerin deutscher Herkunft...

Aber ich erfuhr auch von dem verstorbenen älteren Bruder Robert, Edgar, seitdem daß ebenfalls der Eltere Sohn der Hamburger Tante Edgar geheiratet hatte...

Nach ein paar Wochen schickte ich ihm von London die Abschrift des Stammbaums...

Wahl ungefähr drei Viertel Jahre danach fuhr ich wieder durch Paris und sagte mich bei ihm und seiner Mutter an...

Einige Zeit vorher hatte der Vater von Robert Lynen, der Maler war, seinen Tod gefunden...

Der erste Gang war ergebnislos, denn nur Roberts schwermütige Schwester war zu Hause...

festen Wohnsitz. Ich versuche, den Verbleib der verlorenen Bekannten und Freunde festzustellen...

Ich hatte in den städtischen Departements Schulbesuch gemacht und kam auf der Heimreise durch Clermont-Ferrand...

Felix Mendelssohns romantisches Erbe

Fortsetzung von Seite 1. trüht sein Mal- und Zeichentalent, seine Sprachenbegabung...

schildert ihn damals Eduard Devrient. Der Zwölfjährige reiste mit seinem Lehrer Zelter...

Dann sagte er mir, ich solle ihm zuweilen schreiben und dann käufte er mich und da führen wir weg nach Jena...

Aber zunächst reisten die vornehmlichen Eltern mit ihm nach Paris, wo der wegen seiner Blässigkeit gefürchtete Cherubini befragt wurde...

Taten für Bach und Schubert

Mit 17 Jahren war die Overture zum „Sommertraum“ geschrieben. Der 30jährige erwarb sich ein unvergängliches Verdienst um J. S. Bach...

Frankreich (in Paris traf er mit Chopin zusammen), England und Schottland führten, wo er mit seinen Oratorien vortrat...

des Leipziger Konservatoriums, an das er namhafte Musiker wie Moscheles David und Hummel heranzog...

Ansprüche) fruchtbar. Besonders spricht uns die Vokalmusik an. Von seinen fünf Sinfonien, von denen zwei allzu sklavisch im Banne Beethovens stehen...

Karl KUBINE